



HAL
open science

Loin de la Syrie, loin de la Révolution. L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France

Léo Fourn

► **To cite this version:**

Léo Fourn. Loin de la Syrie, loin de la Révolution. L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2018, 144, pp.211-228. 10.4000/remmm.12253 . hal-01946454

HAL Id: hal-01946454

<https://hal.science/hal-01946454v1>

Submitted on 25 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



*Laboratoire méditerranéen de sociologie
UMR 7305 - Aix Marseille Université - CNRS*

« Loin de la Syrie, loin de la Révolution. L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France »

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, 144, 2018, 211-228.

Léo FOURN, Aix-Marseille univ, CNRS, LAMES, Aix-en-Provence, France

*Maison Méditerranéenne des Sciences de L'Homme
5, rue du château de l'horloge - B.P. 647 - 13094 AIX-EN-PROVENCE Cedex 2
<http://lames.cnrs.fr/>*



Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée

144 | 2018

Mobilités et migrations en Méditerranée : Vers une anthropologie de l'absence ?

Loin de la Syrie, loin de la Révolution

L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France

Far from Syria, far from the Revolution. The experience of absence by Syrian activists exiled in France

Léo Fourn



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remmm/12253>

DOI : 10.4000/remmm.12253

ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2018

Pagination : 211-228

ISBN : 9791032001950

ISSN : 0997-1327

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Léo Fourn, « Loin de la Syrie, loin de la Révolution », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*

[En ligne], 144 | novembre 2018, mis en ligne le 30 novembre 2018, consulté le 25 mars 2020. URL :

<http://journals.openedition.org/remmm/12253> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remmm.12253>



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.



*Laboratoire méditerranéen de sociologie
UMR 7305 - Aix Marseille Université - CNRS*

« Loin de la Syrie, loin de la Révolution. L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France »

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, 144, 2018, 211-228.

Léo FOURN, Aix-Marseille univ, CNRS, LAMES, Aix-en-Provence, France

*Maison Méditerranéenne des Sciences de L'Homme
5, rue du château de l'horloge - B.P. 647 - 13094 AIX-EN-PROVENCE Cedex 2
<http://lames.cnrs.fr/>*

Léo Fourn*

Loin de la Syrie, loin de la Révolution

L'expérience de l'absence par les activistes syriens exilés en France

Résumé : L'absence est inhérente à l'exil. Les activistes syriens ayant fui la répression et la guerre partagent avec l'ensemble des exilés l'expérience de l'absence. Cet article se propose de considérer l'absence à travers un prisme particulier, celui de l'engagement militant. La distance géographique est alors accentuée par l'éloignement de la cause en faveur de la « révolution syrienne ». Désormais installés en France, ces activistes font l'expérience de multiples souffrances liées à l'exil. Ils tentent de l'atténuer en maintenant un lien, depuis leur pays d'exil, avec la lutte en cours. Cependant, l'évolution du conflit et la prolongation de l'exil les amènent dans une certaine mesure à se résigner à l'absence et à prendre de la distance avec leur engagement. Il s'agit ainsi plus généralement de penser les relations entre exil et engagement.

Mots clés : Syrie, exil, militantisme, absence

Abstract: *Far from Syria, far from the Revolution. The experience of absence by Syrian activists exiled in France.* Absence is inherent to exile. Syrian activists who fled the brutal crackdown and the war share with all exiles the experience of absence. We propose to examine absence experienced through the prism of political commitment in which geographical distances are exacerbated by distance from the cause in favor of the "Syrian revolution". Presently settled in France, these activists experience many kinds of suffering related to exile. They try to alleviate it by maintaining links with the ongoing protests. The evolution of the conflict however, and protracted delays lead them to resignation, and to an acceptance of

* Aix Marseille Univ, Lames, LabexMed, Aix-en-Provence, France



absence and a distancing from their commitment to the cause. This article thus examines the relations between exile and political commitment.

Keywords: Syria, exile, activism, absence

Les exemples d'exils de masse survenus suite à des défaites politiques sont nombreux, le plus illustre étant certainement l'exode des républicains espagnols qui se réfugièrent massivement en France et ailleurs après 1939 (Dreyfus-Armand, 1999). Les révolutionnaires syriens qui quittent leur pays face à la répression à partir de 2011 ont en commun avec cette histoire l'expérience de la défaite et de l'exil¹. Plus de sept ans après le début de la « révolution syrienne² », le conflit continue et l'exil est entré dans une temporalité plus longue. La situation des réfugiés syriens a fait l'objet de nombreuses recherches, essentiellement dans les pays voisins de la Syrie, tels la Turquie, le Liban ou la Jordanie où est provisoirement installée dans une grande précarité la majorité d'entre eux³. Peu d'études se sont intéressées aux réfugiés syriens s'étant installés dans des pays plus lointains, comme les pays européens. Les textes de référence sur le thème de l'absence des migrants nous invitent à opérer un retour vers les lieux de départ des parcours migratoires (Sayad, 1999). Dans le cas d'une étude contemporaine sur la Syrie en guerre, ce lieu est peu propice aux recherches ethnographiques. En revanche, il demeure possible d'étudier les expériences des « absents » qui forment la « Syrie de l'exil » (Boissière, 2015).

La France est l'un des nombreux territoires dans lesquels des Syriens fuyant la répression et la guerre se sont installés depuis 2011. Les Syriens ayant trouvé refuge en France sont relativement peu nombreux⁴ si l'on compare à d'autres pays européens, surtout l'Allemagne qui a vu l'arrivée de centaines de milliers de réfugiés en 2015. Ils ont emprunté diverses voies migratoires : la voie légale par l'obtention de visas étudiants, touristiques ou au titre de l'asile ; la voie illégale après avoir traversé clandestinement les frontières. Parmi ces réfugiés arrivés en France, je m'intéresse ici à ceux que l'on qualifie comme « activistes » ou « militants ». Le terme *activiste*, traduit de l'arabe « *nāshīṭ* », désigne une pluralité d'acteurs dont la seule caractéristique commune est d'avoir participé à la mobilisation contre le régime au pouvoir. Celles et ceux que j'ai rencontrés se sont mobilisés de façon pacifique ou n'ont du moins pas pris les armes pour

1 Ce travail a été réalisé dans le cadre du laboratoire d'excellence LabexMed – Les sciences humaines et sociales au cœur de l'interdisciplinarité pour la Méditerranée portant la référence 10-LABX-0090. Ce travail a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la recherche au titre du projet Investissements d'Avenir A*MIDEX portant la référence n°ANR-11-IDEX- 0001-02.

2 Je reprends ici le terme utilisé par ses acteurs pour qualifier le soulèvement populaire qui débute au printemps 2011 en opposition au régime syrien.

3 Voir notamment le programme Lajeh, Time of conflicts / time of migration: Reflections on the categories and genealogy of migration in the Middle East financé par l'Agence nationale de la recherche.

4 Voir les chiffres de l'Ofpra qui a accordé l'asile à 16 500 ressortissants syriens entre 2011 et 2017, en ligne : <https://www.ofpra.gouv.fr/fr/l-ofpra/l-ofpra-en-chiffres/focus-sur-la-syrie> consulté le 01/12/17.

participer aux combats. Ils ont en commun d'avoir quitté leur pays et la cause pour laquelle ils luttent.

L'absence est inhérente à l'exil. Il s'agit ici de l'étudier dans un contexte d'exil de masse suite à un soulèvement politique de grande ampleur, en nous focalisant sur le cas de la France. Comment l'absence est-elle vécue par les activistes syriens exilés en France ? Quelles sont les émotions (Baldassar et Boccagni, 2015 ; Vermot, 2017) et les représentations qui y sont associées ? À partir du constat de l'absence et des épreuves qu'ils ont traversées, comment ces derniers opèrent-ils un travail de mise en cohérence biographique, réévaluant sans cesse leur passé et leur avenir ?

Je souhaiterais donc considérer l'absence en insistant sur la dimension de l'engagement militant. Deux trajectoires se croisent ici autour de la notion d'absence : la première est celle de la migration, des souffrances et des attentes qui l'accompagnent ; la seconde est celle du militantisme, de ses espoirs et de ses désillusions. La distance géographique qui éloigne ces militants de leur pays et de leurs proches se conjugue avec la distance qu'ils ont prise par rapport à la cause qu'ils défendaient auparavant. L'absent est dès lors celui qui s'éloigne de la lutte et cherche refuge hors du pays où elle se déploie. Aux souffrances de l'exil (*al-ghorba* en arabe) s'ajoute la distanciation, voire la perte, de la cause politique.

L'absence ne saurait être appréhendée sans tenir compte des contextes des lieux d'origine et d'exil. Cela nous invite à prêter attention aux différentes temporalités dans lesquelles s'inscrivent les parcours individuels, du local au transnational. Résultats d'une enquête ethnographique menée depuis l'automne 2015, essentiellement à Paris, Marseille, Toulouse et Lyon, les entretiens biographiques que j'ai recueillis sont riches en données permettant de resituer les parcours individuels à différentes échelles⁵. On peut y distinguer les temporalités des parcours individuels (Demazière, 2007), influencées par l'expérience de l'absence, ainsi que l'évolution de leurs aspirations en tant qu'exilé (Boccagni, 2017). Reconstitutions rétrospectives de parcours chaotiques, ils interagissent avec les récits collectifs de la « révolution », de la guerre et de la « crise » des réfugiés (Eastmond, 2007).

Ainsi, nous verrons que l'exil et l'absence des militants syriens qui ont fui le conflit sont source de souffrances, dont une des spécificités est d'être nourrie par leur expérience de la « défaite ». Face à cela, ces derniers mettent en œuvre différents modes d'engagement à distance visant à atténuer leur sentiment d'absence. Toutefois, la prolongation du conflit et de l'exil les amène à une forme de résignation à l'absence qui se traduit par la perspective d'une installation en France.

⁵ J'ai recueilli une trentaine d'entretiens auprès de réfugiés syriens aux genres, âges, origines sociales, confessionnelles et géographiques variées. Au-delà des entretiens formels, j'ai participé à des événements publics organisés en présence de militants syriens et j'ai surtout partagé de riches moments de sociabilité avec eux. Enfin, Internet, à travers des sources médiatiques et le réseau social Facebook, s'est révélé une source intarissable d'informations permettant de mettre en perspective les entretiens et observations ethnographiques.

Souffrir de l'absence : la douloureuse mémoire des « vaincus »

Les souffrances de l'exil en temps de guerre

« Il n'y a pas une famille syrienne qui n'ait souffert de la guerre, que ce soit en perdant un proche en martyr, à l'armée, un disparu, un blessé, sa maison, tout⁶ ! » Le constat des conséquences de la guerre et de l'exil est sans appel. Les réfugiés syriens font l'expérience de pertes multiples. La perte du foyer semble signifier plus que toute autre la violence de l'exil et le déclassement social qui en résulte. Le foyer est évoqué comme symbole de la vie passée en Syrie, comme l'illustre l'affirmation « toute ma vie a été détruite » en référence à la destruction du foyer. Le deuil de guerre touche de près ou de loin la majorité des Syriens. Selon l'historien Stéphane Audouin-Rouzeau, les deuils de guerre ont leurs spécificités, parmi lesquelles l'impossibilité de l'accompagnement du mourant de la part de ses proches et l'absence de son corps (Audouin-Rouzeau, 2010). Avec la distance de l'exil de surcroît, le deuil ne peut se réaliser dans les conditions habituelles. À l'absence des morts s'ajoute celle des disparus, enlevés ou détenus depuis plusieurs années dans les prisons du régime ou par d'autres groupes armés. L'absence est accentuée par le constat de la violence que continuent à subir ceux qui sont restés. Les technologies de l'information et de la communication (TIC) permettent d'assister en direct aux événements se déroulant en Syrie et ainsi d'observer le spectacle de la « souffrance à distance » (Boltanski, 1993)⁷. Par là, si elles accordent une forme de « présence », elles accentuent tout autant l'absence, la rendant plus tangible en marquant l'écart entre le contexte de guerre en Syrie et le contexte plus sûr du pays d'asile.

La « culpabilité » des exilés

Les protagonistes de la révolution qui se sont exilés partagent les souffrances de la majorité des réfugiés syriens, bien qu'à différents degrés selon leurs situations sociales. Pourtant, un élément distingue leur exil : celui d'avoir abandonné et perdu la lutte politique à laquelle ils se sont dévoués. Aux souffrances de la guerre et de l'exil s'ajoutent celles de la « défaite ». L'absence est ici absence par rapport à un idéal auparavant défendu. L'exil peut représenter un certain retrait de l'action collective face à des « coûts » jugés trop élevés (Fillieule, 2005). Ce retrait va apporter des souffrances aux militants déçus, conséquences de la perte d'une cause politique, d'un collectif de lutte et de pratiques quotidiennes d'engagement. Dans

6 Ce constat est émis par l'ensemble des personnes que j'ai rencontrées lors de mes recherches.

7 Toutefois, ces exilés syriens ne s'apparentent pas au « pur spectateur » étudié par Boltanski, essentiellement du fait de leur proximité préalable avec les victimes de la souffrance qu'ils observent désormais depuis l'exil.

ce sens, il est souvent fait mention d'un sentiment de « culpabilité » (*dhanb*) de la part des activistes exilés. La romancière et opposante syrienne réfugiée à Paris Samar Yazbek illustre ce sentiment de culpabilité dans une tribune publiée par le journal *Libération*, au moment du sixième anniversaire du début de la révolution en mars 2017 :

Je vis aujourd'hui à Paris en appréciant la chance d'être sauvée. Mais comme les esprits errants de Dante dans les limbes, je souffre avec d'autres de la culpabilité du rescapé. Nous avons survécu alors que nos amis ont été tués ou enlevés tandis que ceux qui restent sont en danger de mort ou vivent dans un pays occupé par différentes bases armées étrangères. Le président qui a tué son peuple est toujours à la tête du pays. L'extrémisme progresse jour après jour sous l'emprise des trafiquants d'armes et de religion⁸.

L'exil est vécu comme un abandon de la cause de la révolution et des camarades restés sur place. Cette culpabilité est justifiée par le fait que ce seraient eux-mêmes, opposants, les responsables de la crise :

Nous, ce sentiment de culpabilité, tu ne peux pas l'imaginer. Tu portes la responsabilité de tous les gens qui meurent. Tu portes la responsabilité de tous ceux qui n'ont pas à manger, pas de maison⁹.

Posant un regard rétrospectif sur leurs parcours, ils font état de « remords » (*ta'nīb al-ḍamīr*). En retraçant l'histoire de la révolution avec plusieurs années de recul, certains affirment regretter d'y avoir participé. Se sentant désormais impuissants face aux événements, ils rejettent la faute sur eux-mêmes plutôt que sur la répression. En des termes psychologisant, ils traduisent souvent cela comme le « syndrome du survivant ». Selon cette idée, les activistes exilés seraient doublement coupables : d'abord d'avoir initié la révolution ; ensuite d'avoir survécu et de s'être exilés.

Bien qu'elle ait fortement changé de nature, la contestation débutée au printemps 2011 n'en demeure pas moins toujours en cours. Pour certains militants, la « révolution continue » à l'intérieur de la Syrie. Le thème de la « trahison » préoccupe les absents qui ont pu être accusés par leurs camarades de les avoir abandonnés. Les jugements moraux auxquels sont confrontés les activistes ayant pris les premiers le chemin de l'exil de la part de leurs camarades participent de ce sentiment de culpabilité. Une comparaison morale est opérée entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, et dans une moindre mesure entre ceux qui sont réfugiés dans des pays lointains et ceux restés dans des pays limitrophes. Aussi, une des spécificités de l'exil français est d'être un exil « lointain », à la différence

⁸ En ligne : [http://www.liberation.fr/debats/2017/03/22/miroirs-de-l-exil_1557595] consulté le 01/12/2017 Samar Yazbek – alors qu'elle était exilée en France – a publié un roman dans lequel elle raconte ses voyages dans les régions du Nord de la Syrie contrôlées par les rebelles pour y mettre en place une organisation non gouvernementale dédiée aux femmes (Yazbek, 2016).

⁹ Extrait d'un entretien avec Muhammad à Paris en novembre 2015. Par souci d'anonymat, les noms des personnes rencontrées lors de l'enquête ont été modifiés.

des exils « proches » dans les pays limitrophes de la Syrie. Ainsi, au Liban où plus d'un quart de la population est composé de réfugiés syriens et où les activistes s'investissent en nombre dans l'action humanitaire auprès des réfugiés les plus démunis, ce sentiment de culpabilité semble compensé par une certaine forme de « présence ». Toutefois, tout comme l'engagement, la culpabilité et ces jugements moraux ont considérablement évolué depuis le début du conflit, tendant à s'atténuer avec sa prolongation.

De « héros révolutionnaires » à « simples réfugiés »

La révolution a permis aux activistes de consolider ou pour certains d'acquérir un « capital social révolutionnaire » (Baczko, Dorronsoro, Quesnay, 2016) qui a contribué à favoriser leur exil vers la France¹⁰. Les activistes les mieux placés dans ces réseaux, et souvent les plus visibles médiatiquement, ont ainsi bénéficié d'un accueil relativement plus « chaleureux » de la part d'opposants syriens résidant en France, ainsi que de milieux associatifs, militants et diplomatiques français. Les premiers activistes à arriver en France à partir de 2012 sont parfois accueillis en « héros » et mis en avant lors de manifestations et de rassemblements pour témoigner de leur expérience révolutionnaire. Mais la difficile réalité de l'exil s'impose rapidement à eux. La reconnaissance dont ils bénéficiaient dans les milieux militants franco-syriens va laisser place à une relative invisibilité sociale dans le reste de la société française. Les difficultés liées à l'exil et la fin de l'effervescence révolutionnaire peuvent alors entraîner des formes de repli sur soi et d'états qu'ils qualifient eux-mêmes fréquemment de « dépressifs ». Leur rythme de vie change radicalement quand ils entrent dans la « routine » de la vie de réfugié, faite de procédures administratives et de difficultés multiples liées à l'installation. De « héros révolutionnaires », ils deviennent de « simples réfugiés », dans une société peu concernée par la cause syrienne. Perte de reconnaissance et assignation identitaire dévalorisante concourent à créer des états de désespoir amenant certains exilés à évoquer le thème du suicide. Suite au suicide supposé d'un de ses camarades, un activiste vivant à Paris publie ce commentaire sur son compte Facebook :

La question du suicide des jeunes Syriens à l'étranger est devenue un phénomène social. Des jeunes, pour la plupart activistes de la révolution, sont affectés par un profond désespoir en conséquence à ce qui se déroule en Syrie et aux circonstances de l'exil. Cela a causé chez eux une dépression chronique qui a mené certains au suicide. La dépression est devenue un des principaux problèmes au niveau national et des efforts d'envergure doivent être menés, plus particulièrement de la part des Syriens qui se sont expatriés avant

¹⁰ Ainsi, des relations plus ou moins anciennes avec une organisation telle que Reporters sans frontières ont permis à plusieurs activistes d'obtenir un visa pour la France.

la révolution, des médias syriens, des psychiatres et des psychologues, des associations et des organisations syriennes¹¹.

À travers ce commentaire, il tente de définir la question du suicide non pas comme un comportement individuel, mais comme un fait social et un problème public qui devrait être pris en charge. Nous ne disposons d'aucune statistique pouvant étayer ce type de déclaration, mais l'évocation de cette question par de nombreuses personnes que j'ai rencontrées indique qu'elle est considérée comme telle. Ce déclassement vers le bas et les souffrances qui l'accompagnent sont d'autant plus importants que certains militants ont connu lors de la révolution des trajectoires sociales ascendantes liées à leur parcours militant. La « révolution » est ainsi pour ces derniers l'objet d'une nostalgie ambivalente.

Nostalgie de la paix, nostalgie de la révolution

L'absence est créatrice de formes variées de nostalgies : nostalgie de la patrie, nostalgie de la paix, nostalgie de la révolution, etc. (Angé et Berliner, 2015). Dans *L'irréversible et la nostalgie*, Vladimir Jankélévitch oppose un irréversible « spatial » et un irréversible « temporel¹² », le second ne pouvant être annulé (Jankélévitch, 1974). L'exil en temps de guerre relève de ces deux irréversibles. Sept ans après le début de la crise, deux types de nostalgies coexistent chez les ex-révolutionnaires. L'ampleur de la violence et des destructions les amène à regretter le temps d'avant la révolution. Cette nostalgie est exprimée et symbolisée par le souvenir des pertes relatives à l'exil, par l'affaiblissement du sentiment de sécurité et de confiance en l'avenir. C'est la nostalgie d'un temps sans guerre. Cette vision semble s'être développée au fur et à mesure des ravages causés par la guerre. Elle amène certains ex-révolutionnaires à regretter d'avoir participé à la révolution, selon une relecture contre-factuelle de l'histoire du conflit, telle cette affirmation récurrente : « On connaissait la violence du régime et de quoi il était capable, on savait que ça allait se passer comme ça ». Cette nostalgie entraîne des positionnements tendant vers une certaine « neutralité » moins critique envers le régime (Dot-Pouillard et Pesquet, 2015). Le passé de la révolution est sans cesse réinterprété en fonction du présent et la mémoire des événements qui se sont déroulés depuis 2011 ne cesse d'être réécrite par ceux qui en ont été les protagonistes.

Les activistes qui demeurent fidèles à l'expérience de la révolution - et cela est accentué chez ceux qui sont partis dans les premières années de la guerre - partagent la nostalgie d'un certain « âge d'or ». Au niveau national, il correspondrait

11 Publié sur Facebook le 07/02/2017. Traduit de l'arabe par l'auteur.

12 « Car tandis que l'absence, dans l'espace, peut au moins être compensée, ou même annulée « sans reste » par le retour, l'irréversible temporel oppose une résistance inflexible au rajeunissement ; le retour au lieu familier ou au pays natal est possible, mais non le revenir du devenir », (Jankélévitch, 2011 : 192).

aux premiers mois suivant mars 2011, avant la militarisation du conflit ; au niveau local, il varie selon les différents parcours que le mouvement a suivis dans chaque localité. Ahmad est resté actif à Alep en tant que journaliste jusqu'à la fin de 2015 et évoque les souvenirs de ses camarades comme ce qui lui manque le plus, tout en comparant son passé récent avec sa nouvelle vie en France :

Le sentiment d'exil, c'est quand tu te souviens de tes amis, quand tu te souviens des choses que tu as vécues en Syrie : pendant la révolution, pendant les bombardements, les difficultés de la vie. C'est de ça que je suis nostalgique moi. La façon dont on vivait. Ici tout est tranquille. On doit simplement chercher du travail, travailler pour manger, boire... Là-bas on ne pensait pas à ça. Pas de travail... rien... c'était fini ! J'allais quelque part, je photographiais, je retransmettais des événements. J'étais vivant là-bas. J'étais dans mon pays¹³.

La nostalgie prend forme à travers différentes pratiques mémorielles. Lorsqu'ils se retrouvent, les activistes se remémorent parfois avec enthousiasme les souvenirs des manifestations auxquelles ils ont participé et entonnent en cœur des chants révolutionnaires. L'invocation de cette nostalgie sert alors à garder une image positive du processus révolutionnaire. Au niveau individuel, elle offre des bases permettant de maintenir une certaine cohérence identitaire. Elle entretient aussi une forme de mémoire collective du mouvement révolutionnaire, à l'encontre du discours médiatique dominant qui présente le conflit comme une guerre entre des « extrémistes islamistes » et le régime. Dans ce sens, nostalgie d'un idéal qui aurait pu advenir, mémoire des « vaincus », elle demeure tournée vers l'avenir (Boym, 2001) et l'espoir en la possibilité d'un changement de régime politique en Syrie. Une autre catégorie d'acteurs partage cette nostalgie malgré la distance qui les sépareit du terrain de la contestation. Les Syriens qui s'étaient installés en France avant 2011 et qui se sont enthousiasmés pour la révolution ressentent aujourd'hui la nostalgie d'un moment auquel ils n'ont participé qu'à distance¹⁴. Pour tenter d'atténuer l'absence inhérente à l'exil, ces derniers se sont engagés, avec des militants ayant fui le pays après 2011, dans des actions militantes visant à rapprocher leur pays d'origine et leur pays d'installation.

¹³ Extrait d'un entretien avec Ahmad à Paris en avril 2017.

¹⁴ On peut percevoir une telle nostalgie dans l'ouvrage de la journaliste franco-syrienne Hala Kodmani (Kodmani, 2014)

Atténuer l'absence par l'engagement à distance

Recréer des liens politiques en exil

L'engagement à distance est une façon pour les exilés de tenter d'atténuer l'absence¹⁵. À travers différentes formes, il atteste de la possibilité de continuer à défendre la cause de la révolution malgré l'éloignement. Si nous ne pouvons qualifier cette expérience migratoire de « double présence » (Diminescu, 2005) qui nierait l'absence, ces pratiques nous incitent néanmoins à relativiser l'idée d'une « double absence » qui caractériserait des exilés qui ne seraient ni vraiment en France ni en Syrie (Sayad, 1999).

La répression et l'exil ont contribué à briser les collectifs de mobilisation formés par les activistes lors du mouvement de contestation en Syrie. Le caractère relativement individuel des parcours migratoires depuis la Syrie vers la France a lui aussi affaibli les réseaux politiques mobilisés depuis 2011. Arrivés en France, les activistes retrouvent des camarades qui les ont précédés dans la migration ainsi que des Syriens qui s'y étaient installés avant 2011. En l'absence de structure spécifique, le rôle des « anciens » dans l'accueil des « nouveaux » est substantiel. Ceux qui bénéficient de certains capitaux économiques et sociaux peuvent mettre en œuvre des stratégies d'entraide. Au-delà des réseaux familiaux, ces stratégies fonctionnent à partir de proximités politiques et sociales. Elles profitent notamment aux activistes bénéficiant d'une certaine reconnaissance et de capital social qui voient leur parcours migratoire et leur installation en France comparativement « facilités ». Géographiquement et socialement, on peut constater qu'il s'agit majoritairement d'activistes de tendance laïque, originaires de grandes villes, et souvent issus des classes moyennes. Des lieux apparaissent centraux pour ces réseaux, tel un restaurant du centre de Paris dont le nom affichait l'appartenance nationale, espace de sociabilité où se retrouvaient des opposants.

Peu structurés au niveau politique, les militants syriens anti-régime installés en France depuis plusieurs années ou décennies forment à partir de 2011 des associations pour soutenir à distance le mouvement de contestation syrien. Des manifestations, événements culturels et autres rassemblements sont organisés dans le but d'afficher leur soutien au-delà de la distance. Selon leurs déclarations, leur principal but est de « sensibiliser l'opinion publique française ». Par la suite, alors que la violence du conflit s'intensifie, les associations fondées en France se tournent davantage vers des activités humanitaires destinées aux victimes de l'intérieur et aux réfugiés dans les pays frontaliers de la Syrie. Ces rassemblements politiques et activités associatives participent de la création de liens politiques entre des Syriens se reconnaissant dans la cause de la révolution, traversant différentes générations. Les « anciens » – c'est-à-dire arrivés avant 2011 – atténuent leur sentiment d'absence

¹⁵ Comme nous avons pu le constater avec les mobilisations à distance des expatriés lors des soulèvements arabes (Beaugrand et Geisser, 2018).

en soutenant la révolution syrienne depuis la France. Ils mettent en avant une appartenance nationale qui leur apparaît désormais valorisante. Les « nouveaux » trouvent là une possibilité de recréer un univers familier, tant du point de vue national que militant. L'engagement à distance permet de perpétuer la défense de la cause de la révolution dans l'exil, de maintenir des liens avec le pays d'origine et fait ainsi émerger une forme de transnationalisme.

Rester connectés, rester près du terrain

Les théories transnationales des migrations ont mis en lumière l'importance des TIC dans le maintien de liens transnationaux entre les migrants et leurs proches ainsi que dans les projets politiques des diasporas (Diminescu, 2005). À un niveau individuel, c'est à travers l'usage d'Internet et plus particulièrement des réseaux sociaux que les activistes en exil tentent d'atténuer l'absence. En 2014, des Syriens installés en France créent un groupe sur le réseau social Facebook dénommé « Forum Syriens en France » sur lequel s'échangent de nombreuses informations sur les procédures administratives d'asile et autres questions pratiques relatives à l'installation en France¹⁶. Si ce groupe ne revendique pas de prétentions politiques, il contribue néanmoins à nourrir les relations entre les réfugiés syriens en France. L'usage des réseaux sociaux et d'applications mobiles comme *WhatsApp* permet de maintenir des liens transnationaux avec les proches restés en Syrie et dispersés à travers le monde. Ils rendent possible une certaine « présence » qui peut prendre la forme d'un *care* virtuel (Bessin, 2014). Les TIC sont aussi un moyen pour suivre, dans une temporalité proche du direct, les événements qui se déroulent à l'intérieur de la Syrie et de les commenter en prenant position. Le migrant connecté est alors pris entre deux temporalités, celle du conflit qu'il suit virtuellement et celle de sa vie quotidienne en France.

En ce qui concerne plus spécifiquement le militantisme, les TIC permettent à l'engagement de survivre à l'éloignement du terrain de la lutte. L'engagement virtuel remplace l'engagement sur le terrain. Toutefois, il n'est pas exempt d'une surveillance menée en ligne par des agents du régime (Moss, 2016). Les activistes arrivés dans les premières années du conflit avaient un usage très régulier d'Internet en continuant à coopérer avec leurs camarades en Syrie, notamment en servant d'intermédiaires entre des acteurs français et le terrain syrien. Lorsque la dimension pacifique de la révolution a été dépassée par la militarisation et que les actions humanitaires sont passées au premier plan, des activistes ont à nouveau pu servir de médiateurs entre des organisations ou institutions françaises et leurs camarades de « l'intérieur », voire parfois gérer des projets humanitaires depuis la France. Cependant, tout comme pour l'engagement militant, on peut constater des variations dans l'usage des TIC à destination de leur pays d'origine depuis 2011,

16 En ligne : [<https://www.facebook.com/groups/forumSyriens/>], consulté le 01/12/17

d'un usage intensif durant les premiers mois d'installation vers un usage moins fréquent, indiquant une forme de lassitude face à l'enlisement du conflit.

Aider : l'humanitaire comme obligation morale

L'aide humanitaire et au « développement » est une autre voie pour les activistes syriens qui souhaitent continuer à s'engager pour la cause syrienne. Pour certains, et plus particulièrement les femmes, elle était un type d'action collective pratiqué sur le terrain syrien avant l'exil. En France, comme dans de nombreux pays, les associations à vocation humanitaire spécialisées dans la « crise » syrienne se sont multipliées depuis le début du conflit. Fondées par des Syriens précédemment installés en France ou arrivés depuis 2011 et des Français sensibles à la cause syrienne, elles mènent des actions destinées aux civils dans les zones non gouvernementales de l'intérieur du pays, ainsi qu'aux réfugiés installés dans des pays frontaliers et en France. Face au constat de la « souffrance à distance », l'action humanitaire est présentée comme une obligation morale de la part de ceux qui vivent dans des conditions d'exil moins difficiles. Sa dimension transnationale réduit la distance avec la Syrie et le sentiment d'absence consécutifs à l'exil. Elle offre un mode d'engagement aux nouveaux arrivants contribuant à atténuer le sentiment de culpabilité lié à leur éloignement de la révolution. Quoique moins directement liée à la Syrie, l'aide aux réfugiés syriens les plus précaires arrivés plus récemment en France peut représenter une autre forme de continuité dans l'engagement, comme l'illustre le cas de Rami qui s'est engagé dans ce domaine après avoir quitté la Syrie en 2012 :

J'ai eu le sentiment de faire quelque chose. Même si ce n'était pas en Syrie, c'était pour les Syriens et ça me donnait un sentiment de satisfaction. Quand tu ressens cette satisfaction, tu oublies un peu les remords d'avoir quitté la Syrie. Quand tu commences à sortir de cet esprit de culpabilité, tu commences à penser à toi positivement. Quand j'ai commencé à aider les Syriens ici, j'ai commencé à ressentir une forme d'accomplissement¹⁷.

Si le sentiment d'utilité apporté par l'engagement humanitaire leur permet de relativiser leur absence, la façon la plus directe pour l'atténuer est le retour en Syrie. Les risques d'un tel retour demeurent considérables et très rares sont les cas d'activistes qui s'étaient réfugiés en France après 2011 à avoir choisi d'y retourner pour continuer à se mobiliser. Mais certains ont tenté des retours « partiels », vers des pays frontaliers de la Syrie où vivent des millions de réfugiés, notamment le Liban et la Turquie pour y mener des actions humanitaires.

¹⁷ Extrait d'un entretien avec Rami à Paris en novembre 2015.

Témoigner : parler au nom des absents

Atténuer l'absence peut aussi passer par des pratiques visant à rendre « présente » la cause de la révolution syrienne dans le contexte de l'exil, que l'on peut regrouper sous la notion de « témoignage ». Il prend une variété de formes : spectacles théâtraux, conférences, entretiens médiatiques, interventions dans des écoles, autobiographies et autres. Le témoignage, de manière suscitée ou spontanée, est saisi par les activistes pour dire la « vérité » de la révolution et de l'exil à travers le récit de leurs parcours personnels. Le but revendiqué est d'informer et de « sensibiliser l'opinion publique française » à l'encontre des visions réductrices du conflit. Ces divers témoignages sont aussi envisagés comme façonnant la « mémoire de la révolution¹⁸ » contre l'histoire écrite par la propagande du régime. Selon Michel Agier (2002 : 130), les réfugiés « doivent pouvoir socialiser leurs expériences pour se sentir appartenir à une même communauté existentielle : le témoignage est un moyen important pour la reconnaissance de cette commune expérience, entre eux-mêmes et vis-à-vis des autres ». Le témoignage est, pour les activistes syriens, la reconnaissance d'une expérience commune avec celles et ceux qui sont restés tandis qu'eux vivent désormais à l'abri de la violence de la guerre. Dans ce sens, une mobilisation est menée spécifiquement en soutien aux disparus et détenus des prisons syriennes¹⁹. Lors des témoignages et des rassemblements divers, des images sont présentées et forment des « dispositifs de sensibilisation » (Traïni, 2009) visant à rendre plus sensible ce qui se déroule en Syrie. Par ces moyens, ils tentent de rendre présents les absents, restés en Syrie, en portant leurs expériences dans l'espace de l'exil. Ces différents engagements à distance contribuent manifestement à atténuer le sentiment d'absence de ceux qui ont quitté leur pays. Ils attestent que, malgré la distance, la défense d'une cause commune est possible. Cependant, l'évolution du conflit en Syrie, laissant apparaître peu de perspectives de victoire pour les rebelles ou simplement de stabilisation politique à court terme, amène de nombreux activistes à se distancier de la cause et à envisager une installation plus durable en France.

Se résigner à l'absence : le temps de l'installation

Variations des perspectives d'exil

Afin d'analyser les inflexions prises par les parcours individuels, il convient de les resituer dans une temporalité plus large, celle du conflit et de l'exil syriens. Nous pouvons ainsi esquisser une distinction schématique entre deux périodes

¹⁸ Dans le même sens, un site internet a été créé en 2013 pour archiver divers types de documents en rapport avec la révolution syrienne, en ligne : [<http://www.creativememory.org/?lang=fr>], consulté le 01/12/17

¹⁹ Voir par exemple cette page Facebook [<https://www.facebook.com/NajoonOrg/>], consultée le 01/12/17

d'arrivée en France, dont l'année 2013 serait la charnière. Les premiers exilés qui ont quitté la Syrie entre 2011 et 2013 espéraient pouvoir y retourner rapidement en cas de chute du régime. Ceux qui quittent la Syrie ou les pays limitrophes plus tard semblent à l'inverse s'être résignés à un exil plus long. On peut ainsi ébaucher une périodisation au niveau individuel et au niveau collectif en termes de cohortes. Salim, militant originaire de Damas arrivé en France dès 2012, insiste sur cette distinction :

Je ne pensais pas rester ici. Je voulais rester un peu, puis faire mon sac et rentrer. Ceux qui sont venus ici en 2014 ne pensaient pas rentrer en Syrie. Il n'y a plus de lendemain en Syrie, la mort est partout. Quand on est partis ce n'était pas comme ça. On aimait beaucoup la Syrie, on voulait rentrer. C'est une grande différence²⁰.

Il illustre cette distinction – que l'enquête de terrain m'a amené à constater de façon récurrente – à partir de l'exemple de l'apprentissage de la langue française et de la recherche d'un emploi :

Tu peux remarquer que tous ceux qui sont venus en 2012 ne parlent pas très bien français. Pas tous mais... Maintenant, c'est nouveau, quelques jeunes ont commencé à apprendre le français. En revanche, tous ceux qui sont venus en 2014 parlent français. 2014 hein, ceux de 2012, c'est-à-dire depuis trois ans, ne parlent pas très bien. Ceux de 2014, tous cherchent du travail ou ont un travail. «Je suis venu pour m'installer, je veux m'intégrer». Nous n'avons pas pensé comme ça. Maintenant nous pensons comme ça. Maintenant on apprend la langue. On a vu que les choses étaient compliquées.

Durant les premières années du conflit, certains Syriens bénéficiant d'un visa refusaient de se lancer dans la procédure de demande d'asile de peur de ne plus pouvoir rentrer en Syrie. Ils espéraient alors pouvoir y retourner rapidement, en cas d'amélioration des conditions sécuritaires. Plus symboliquement, c'était aussi une façon de refuser le statut de « réfugié », jugé dévalorisant. L'obtention du statut signifiait la volonté de s'installer pour un temps plus long sur le territoire français. À ce niveau-là aussi, les perspectives ont significativement évolué. Enfin, une autre distinction se révèle opératoire en ce qui concerne les perspectives d'exil, à savoir la question générationnelle. À partir des nombreux échanges que j'ai menés avec des réfugiés syriens, il apparaît significativement que les plus jeunes sont plus enclins à se résigner à l'exil que leurs aînés.

Déclin des convictions et distanciations militantes

Aux souffrances de l'absence s'ajoute la déception face à l'évolution du conflit en Syrie pour ceux qui ont cru en la révolution. Cette déception militante peut se traduire par des formes de retrait après une période de prolongation de l'engagement à distance. Salim tire ce constat à propos de son parcours militant :

²⁰ Extrait d'un entretien avec Salim à Paris en novembre 2015.



« Lorsque je suis arrivé, j'ai consacré tout mon temps à l'action politique. Je n'agis plus de cette façon maintenant. Je suis resté un an et demi sans travailler, sans apprendre le français. Tout mon temps était dédié à l'activisme. Je me suis retrouvé à un moment à vivre aux crochets de ma copine. On a fait la révolution pour la liberté de la patrie, pour au final ne pas avoir de liberté personnelle? »

Dans le même sens, nombreux sont ceux qui s'étaient mobilisés « corps et âme » à émettre ce constat : « la révolution, c'est fini pour moi ». Le « malheur » militant est ici à mettre en relation avec la déception face à l'évolution de la contestation vers la militarisation et l'ascension de groupes se revendiquant de conceptions politiques divergentes de celles des premiers contestataires. Les militants interrogés affirment s'être engagés au nom de principes tels que la « démocratie », le « pacifisme » et parfois la « laïcité », qui ne sont plus partagés par la majorité des factions armées dominantes sur le terrain. Ils n'hésitent ainsi pas à comparer les méthodes de certains groupes armés à l'autoritarisme du régime et justifient leur distanciation par la « disparition » de la cause révolutionnaire telle qu'ils la concevaient. De même, « l'abandon du peuple syrien par la communauté internationale » est présenté comme une raison supplémentaire. Des personnes qui se revendiquaient « activistes » en viennent à critiquer ce qualificatif en affirmant que le terme est devenu une « insulte », faisant référence aux activistes qui profitent d'avantages matériels en contrepartie de leur travail dans des organisations expatriées. De façon générale, les accusations de trahison et d'opportunisme sont fréquentes.

Certains activistes affirment s'être volontairement éloignés des milieux militants syriens afin de mieux « s'intégrer à la société française ». Ils souhaitent tenter d'oublier la guerre, tout en reconnaissant que cela est vain, comme l'exprime Ali :

Moi, en ce moment, j'essaye de m'éloigner de tout ça. Même mes relations avec les Syriens je les ai diminuées. Je me cache des Syriens. Pourquoi? Dès que tu rencontres des Syriens tu dois te souvenir. Tu ne peux pas discuter avec un Syrien sans évoquer ce qu'il se passe. En plus, les Syriens ne sont pas tous du même courant. L'éloignement a du bon. Pourquoi j'ai tout quitté pour venir ici? Pour étudier à l'université. En Turquie, où est le problème? Tu ne peux pas t'éloigner de l'ambiance de la guerre. La guerre est près de toi. Istanbul est loin de la Syrie, mais pas la guerre. Alors qu'ici c'est bon. Tu prends un livre et tu t'isoles, tu étudies. Tu peux oublier cette ambiance. Tu éteins ton portable et c'est bon. Pourtant, c'est impossible d'oublier, même si tu le désires²¹.

La volonté d'oublier est mise en parallèle avec le « sentiment de sécurité » ressenti en France après la violence de la guerre, et cela malgré les difficultés de l'exil. Ahmad raconte son soulagement à l'arrivée en France :

« Dans notre pays, on a vécu les destructions et la guerre. Le pays est en train d'être détruit. Tous les jours des avions, tous les jours des bombardements, tous les jours des martyrs, tous les jours des gens qui meurent, tous les jours des batailles. Moi j'ai traversé beaucoup

21 Extrait d'un entretien avec Ali à Paris en décembre 2015.

de batailles, par exemple, la bataille dans laquelle j'ai eu cette blessure. Quand je suis arrivé en France, j'étais simplement content d'être en vie²².

Malgré les prises de distance par rapport à la cause, une partie des exilés continuent à nourrir un espoir en la possibilité d'un changement politique. Ils l'illustrent parfois en comparant la révolution syrienne à la Révolution française, qui aurait duré plusieurs décennies, et en affirmant que « la révolution continue ». À défaut de continuer à se mobiliser pour la Syrie, ils ont pu se tourner vers des causes concernant la société française, par exemple lors de la mobilisation contre la loi travail en 2016. À la suite d'une telle manifestation, Nour, qui a manifesté à Raqqa en Syrie en 2012-2013, ne peut s'abstenir de comparer ses deux expériences : « En Syrie, les manifestations procuraient beaucoup plus d'adrénaline. Ici, quand la manifestation est terminée, on rentre chez soi comme si rien ne s'était passé²³. » Plus généralement, on peut constater, notamment sur les réseaux sociaux, que les exilés syriens se saisissent des questions politiques françaises et n'hésitent pas à prendre position. Cette attention aux luttes politiques se déroulant en France atteste de la continuité d'un engagement, mais peut-être aussi de leur résignation à l'installation en France.

Le temps de l'installation et des projets personnels

Les premiers temps de l'exil en France marquent une période d'attente et d'incertitude. C'est le temps de la procédure administrative et des difficultés pratiques liées à l'arrivée dans une société inconnue. Avec l'obtention d'un logement, le premier pas vers l'installation est l'entrée dans le processus de demande du statut de réfugié auprès de l'Ofpra. Au-delà de l'aspect administratif, la demande d'asile est souvent vécue comme une rupture avec la Syrie et une acceptation de l'exil. Cependant, la recherche de stabilité les incite à suivre cette procédure, qui, de plus, est comparativement favorable aux Syriens par rapport aux autres demandeurs d'asile²⁴. En parallèle de la procédure d'asile, ils commencent à former de nouveaux projets, délaissant leurs espoirs de révolution pour se tourner vers des ambitions plus individuelles :

Ces jours ne me manquent pas. J'oublie les dates. Ça fait cinq ans. J'ai fait ce travail psychologique. Soit tu vis dans ce rêve, cet âge d'or, soit tu vis dans la réalité. Tout ça est parti, c'est fini. Ce qu'il y a devant toi est le plus important. Et si vraiment tu aspiras à ce que la révolution syrienne ressemble à la révolution que tu as lancée, tu dois te cultiver ici, t'intégrer, te cultiver politiquement, socialement, scientifiquement, etc., pour rentrer en Syrie après tout ça. Moi je compte dix ans. Ça fait un an que je me dis que ce qui se passe en Syrie va durer dix ans. Tu peux réaliser des accomplissements personnels pour pouvoir,

²² Extrait d'un entretien avec Ahmad à Paris en avril 2017.

²³ Extrait d'un entretien avec Nour à Marseille en avril 2017.

²⁴ Voir ce rapport de la Cimade sur les statistiques des demandes d'asile en 2015, en ligne : [<http://www.lacimade.org/cartographie-de-la-demande-dasile-en-france-en-2015/>] consulté le 01/12/17.



quand tu rentreras, reconstruire le pays. Si je devais rentrer maintenant, si la révolution était terminée, qu'est-ce que j'offrirais à la Syrie ? Rien, rien du tout²⁵.

Conformément à ce témoignage, la plupart des activistes que j'ai rencontrés tendent à se recentrer sur leur destin personnel, selon la justification que leur réussite personnelle sera utile, au moment du retour en Syrie, pour la reconstruction d'une société plus juste. Cet argument leur permet de dépasser la culpabilité liée au fait d'avoir quitté la Syrie en révolution. Ces projets individuels sont formulés en termes de réussite universitaire ou professionnelle²⁶. Afin de les mener à bien, la première étape est l'apprentissage de la langue française. La volonté d'apprendre la langue semble être un indicateur de l'acceptation de la prolongation de l'exil. Les réfugiés désirant étudier ont pu bénéficier de différentes bourses, à l'instar d'une bourse financée par l'État du Qatar pour que des étudiants réfugiés, majoritairement syriens, puissent suivre des cours de langue française à la Sorbonne. Cependant, ces dispositifs sont très rares et les réfugiés qui avaient étudié à l'université en Syrie ne bénéficient pas d'équivalence de diplômes et sont contraints de reprendre leurs études à des niveaux très inférieurs. La reprise d'études ou l'obtention d'un emploi contribuent à maintenir une certaine cohérence biographique mise à mal par les épreuves qu'ils ont traversées (Tcholakova, 2016).

À un niveau plus collectif, l'absence peut être diminuée par la possibilité de retrouver ses proches à travers le regroupement familial ou, tout au moins, par le rapprochement géographique des familles. Depuis l'arrivée récente de réfugiés syriens via la Turquie, de nombreuses familles ont pu se reformer, ou du moins réduire la distance qui les séparait. Ainsi, il est fréquent que les membres d'une famille soient dispersés entre la France et l'Allemagne, soit des distances nettement moins grandes qu'avec des pays du Moyen-Orient. Le sentiment d'absence par rapport aux proches est alors moindre. La réunification familiale entérine elle aussi l'acceptation d'un exil de plus longue durée. Certains vont désormais jusqu'à affirmer, essentiellement les plus jeunes, qu'ils souhaitent rester en France pour y demander la nationalité lorsqu'ils en auront la possibilité.

Pour conclure, il est délicat de distinguer la rupture entre l'engagement et un désengagement total. Si l'exil marque une première forme de prise de distance par rapport à la cause, ne serait-ce que par l'éloignement du terrain de la lutte et l'absence qui l'accompagne, il n'entraîne pas nécessairement un désengagement complet. Il offre d'autres possibilités pour continuer à lutter depuis l'extérieur, relativement à l'abri des violences de la guerre, à travers une forme de mobilisation à distance à dimension transnationale. L'absence, telle que nous l'avons abordée à partir de l'expérience de l'engagement, n'est pas tant géographique qu'historique, elle évolue parallèlement à la dynamique d'ensemble de la cause de la révolution et du conflit militaire. Après plusieurs années de guerre ayant eu pour conséquences la mort de centaines de milliers de personnes et le déplacement de plus de la moitié de la

²⁵ Extrait d'un entretien avec Muhammad à Paris en novembre 2015.

²⁶ Au sujet d'étudiants syriens installés à Paris, voir le mémoire de master de Julie Sasia (Sasia, 2016).

population, nombre de révolutionnaires syriens ont pris leur distance avec une lutte dans laquelle ils ne trouvaient plus leur place. Ainsi, la continuation de l'engagement à distance dépend en partie du moment d'arrivée des activistes en France, l'offre d'engagement ayant diminué au rythme du recul de l'opposition sur le terrain syrien. Pourtant, très rares sont ceux à affirmer avoir totalement renié la « révolution ». Ils reconnaissent un certain retrait du militantisme ou une reconversion dans des luttes inscrites dans l'espace français que l'on ne peut qualifier de désengagement malgré l'absence consécutive à l'exil.

Références bibliographiques

- AGIER Michel, 2002, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion.
- ANGÉ Olivia et BERLINER David, 2015, « Pourquoi la nostalgie ? », *Terrain* 65, p. 4-11.
- AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, 2010, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* 259, p. 3-12.
- BACZKO Adam, DORRONSORRO Gilles et QUESNAY Arthur, 2016, « Le capital social révolutionnaire. L'exemple de la Syrie entre 2011 et 2014 », *ARSS*, vol. 211-212, n° 1, p. 24-35.
- BALDASSAR Loretta et BOCCAGNI Paolo (dir.), 2015, « Moving Feelings: Emotions and the Process of Migration », *Emotion, Space and Society*, 16.
- BEAUGRAND Claire et GEISSER Vincent (dir.), 2018, *Diasporic Social Mobilization and Political Participation during the Arab Uprisings*, Routledge.
- BESSIN Marc, 2014, « Présences sociales : une approche phénoménologique des temporalités sexuées du care », *Temporalités* 20.
- BOCCAGNI Paolo, 2017, « Aspirations and the subjective future of migration: comparing views and desires of the "time ahead" through the narratives of immigrant domestic workers », *Comparative Migration Studies*, vol. 5, n° 1.
- BOISSIÈRE Thierry, 2015, « L'anthropologie face au conflit syrien : replacer la société au cœur de l'analyse », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 138.
- BOLTANSKI Luc, 1993, *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié.
- BOYM Svetlana, 2001, *The Future of nostalgia*, New York, Basic Books.
- DEMAZIÈRE Didier, 2007, « Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? », *Bulletin de méthodologie sociologique* 93, p. 5-27.
- DIMINESCU Dana, 2005, « Le migrant connecté : pour un manifeste épistémologique », *Migrations Société* 102, p. 275-293.
- DOT-POUILLARD Nicolas et PESQUET Jean-Baptiste, 2015, « Les réfugiés syriens au Liban : l'émergence progressive d'un discours de neutralité ? », *Confluences Méditerranée*, vol. 92, n° 1, p. 61-72.



- DREYFUS-ARMAND Geneviève, 1999, *L'exil des Républicains espagnols en France, de la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel.
- EASTMOND Marita, 2007, « Stories as Lived Experience: Narratives in Forced Migration Research », *Journal of Refugee Studies*, vol. 20, n° 2.
- FILLIEULE Olivier (dir.), 2005, *Le désengagement militant*, Paris, Belin.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, 2011 (1974), *L'Irréversible et la Nostalgie*, Paris, Flammarion.
- KODMANI Hala, 2014, *La Syrie promise*, Arles, Sindbad, Actes Sud.
- MOSS Dana M., 2016, « The Ties that Bind: Internet Communication Technologies, Networked Authoritarianism, and 'Voice' in the Syrian Diaspora », *Globalizations*, p. 1-18.
- SASIA Julie, 2016, *Se dire étudiant dans l'exil. Quand l'identité produite par la mobilité ne fait pas sens. Enquête auprès de jeunes syriens exilés et étudiants en Île-de-France*, mémoire de master en anthropologie à l'EHESS, sous la direction de Franck Mermier.
- SAYAD Abdelmalek, 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- TCHOLAKOVA Albena, 2016, « Le remaniement identitaire entre reconnaissance et maintien de la cohérence biographique L'exemple des réfugié(e)s en France », *Sociologie*, vol. 7, n° 1, p. 59-76.
- TRAÏNI Christophe (dir.), 2009, *Émotions... Mobilisation!*, Paris, Presses de Sciences Po.
- VERMOT Cécile, 2017, « Introduction : la migration comme expérience émotionnelle », *Migrations Société*, vol. 168, n° 2, p. 15-22.
- YAZBEK Samar, 2016, *Les portes du néant*, Paris, Stock.